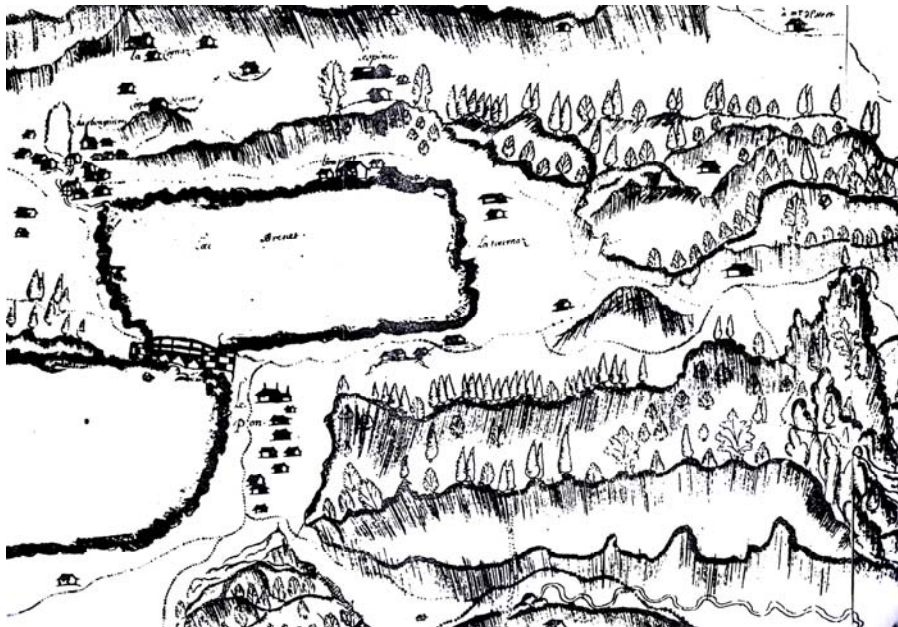


## Promenade à la Dzebille et au-delà

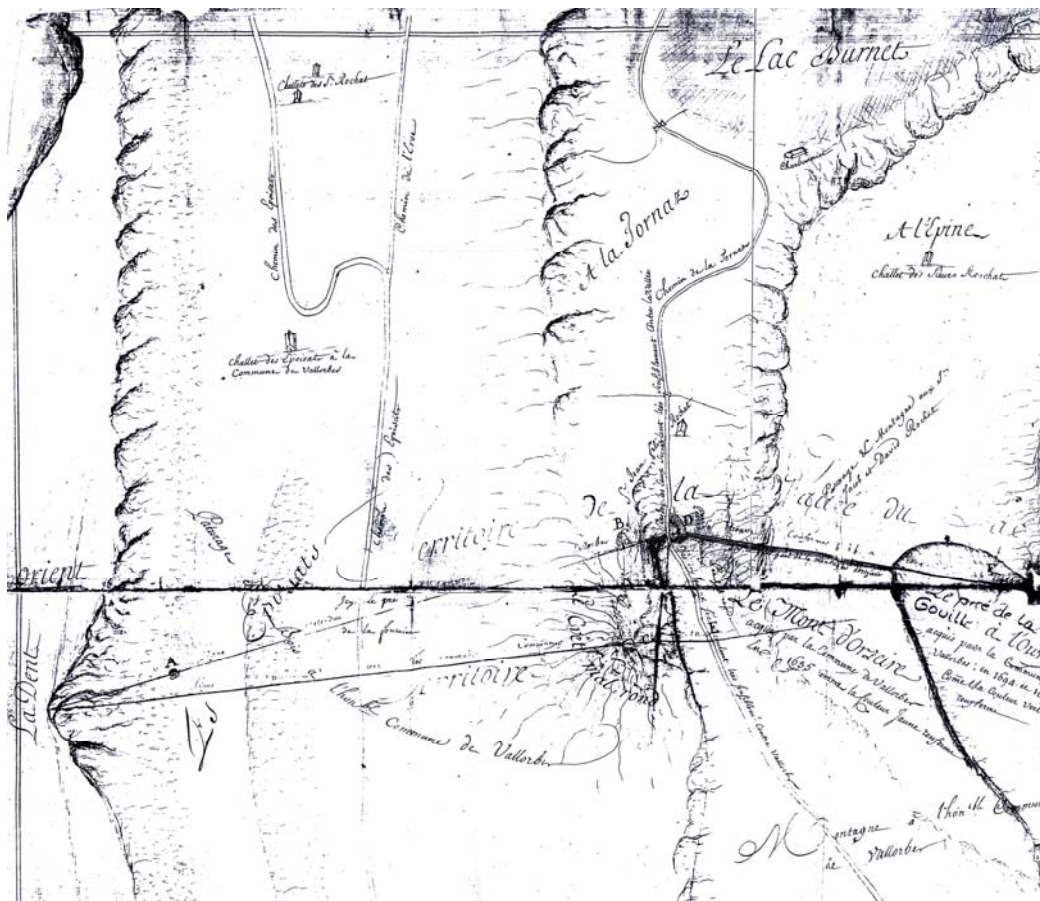
Le nom de ce site est désormais oublié. Et pour nous, si autrefois Louis Golay du Poste ne nous l'avait pas révélé et dit quelques mots à son propos, il nous serait aujourd'hui inconnu. Il aurait rejoint ces centaines d'autres noms de lieux qui, faute d'avoir été intégré dans la nomenclature officielle, sont tombés dans l'oubli.

Gebille, en patois Dzebille. C'est un coin perdu parmi les hauteurs qui surmontent le territoire de la Tornaz à orient. On y grimpe par un chemin dont le départ n'est pas loin de la Pierre à Punex. Et ce que l'on voit là-haut, c'est toute une zone aujourd'hui enforestée à la suite de plantations anciennes, mais qui laisse tout de même imaginer, grâce à la qualité du terrain terreux et par la présence de murs de pierre sèche désormais tout recouverts de mousse, qu'ici nous trouvions autrefois du bon pâturage, voire même quelques champs.

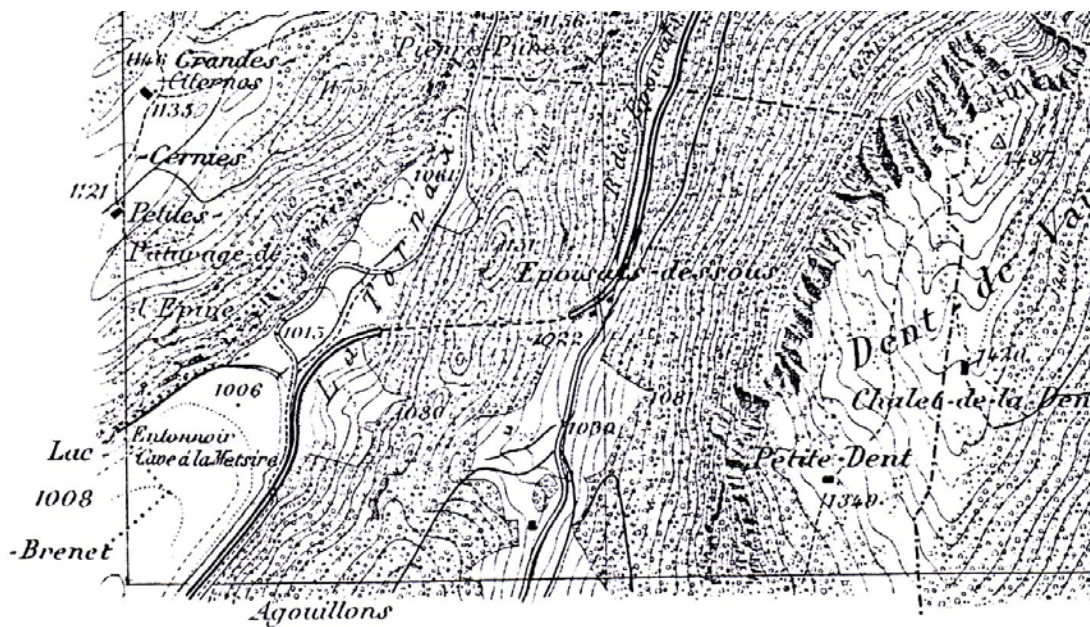
Pour retrouver un peu de cette ambiance des temps passés, il faut revenir à un texte que nous avons fait paraître dans la FAVJ du début des années septante. On était encore romantique à l'époque, fort disposé à partir pour de belles envolées lyriques qui ne sont plus guère à notre répertoire aujourd'hui. Sans regret, quoiqu'il faille reconnaître que ce type de littérature ne manquait pas de charme ! Et par ailleurs il faut bien constater qu'il s'agit ici, avec le complément illustré que nous vous proposons en ce chapitre, du seul texte consacré à la Dzebille. Samuel Aubert, quant à lui, n'en a jamais parlé. Mais auparavant prenons connaissance de l'endroit par quelques cartes.



Extrait de l'une des cartes les plus anciennes de la Vallée de Joux, dessinée par Olivier-Jérémie Vallotton vers 1710. La Dzebille figure dans cette partie tourmentée que l'on trouve entre la Tornaz et la combe des Epoisats. On peut supposer que la région est légèrement boisée par la présence de rideaux d'arbres, mais que néanmoins elle laisse de fortes surfaces de pâture. Il convient de dire qu'à l'époque on exploitait encore la moindre parcelle de terrain qui puisse produire de l'herbe.



Carte de la région figurant aux archives de la commune du Lieu, cote F50, datée du 6 septembre 1748. La Dzeville n'est naturellement pas spécifiée. Elle figure à gauche de la Pierre à Punex en tirant contre en haut.



Carte fédérale de 1891. La Dzeville est une petite clairière peu visible au milieu et en haut, à gauche du tracé de la ligne de chemin de fer.



# **A la recherche des temps perdus**

(La Gebille)

par Rémy Rochat

Peu avant le col de la Pierre à Punex, du côté de la Vallée, un petit sentier quitte la route ; il s'engage dans la forêt qui recouvre la pente abrupte d'une grande colline appelée « le Crêt Mal Rond ». Si vous choisissez ce sentier comme guide de promenade, vous arriverez, après quelques minutes de marche, en un lieu tout à fait surprenant. Comment aurais-je pu supposer trouver ici une sapinière qui croît sur quelques poses de terrain cultivable ? Pourquoi des champs en ce plateau presque inaccessible et tout entouré de rochers et de forêts vous direz-vous ? Alors devant un spectacle semblable vous vous plairez à rêver. Qui furent-ils ceux qui venaient travailler en ces lieux déserts ? N'avaient-ils pas assez des champs de la Tornaz ?

Mais vous trouverez les réponses à vos questions. C'est ainsi que peu à peu, au cours de votre promenade, vous constaterez que cet endroit est très bien protégé. Si c'est au printemps vous y verrez même, dans les forêts toutes proches, des foyards ouverts alors que nul arbre n'a encore verdi dans La Vallée.

Et les hommes qui venaient travailler sur cette terre, qui étaient-ils ?

Braves et courageux ancêtres, défricheurs infatigables, je me les représentais. Assis sur l'herbe sèche de ces terres qui furent leurs

champs, je suis retourné à leurs époques lointaines. Je les ai vus, je les ai entendus. Leurs chevaux essouffés encore d'avoir traîné les lourds chars à cercles au sommet de la rude grimée, reprenaient haleine sur ce plateau perdu. Les paysans, eux, rassemblaient le foin avec leurs outils de bois.

Tout à mes rêves, je croyais presque réellement me pénétrer de l'odeur forte des chevaux en sueur et de celle plus légère des foins coupés que l'on brassait.

Les paysans chargèrent les chars à échelles. Puis ils s'assirent à l'ombre. On travaillait longtemps, il fallait donc boire et manger.

Avant le crépuscule le travail était fini. Hommes et bêtes allaient s'en aller et redescendre. J'imaginai alors les chevaux ; ils s'arcbuteraient dans les timons pour retenir les chars et ils creuseraient plus encore de leurs lourds sabots ferrés le chemin terreux. Puis arrivés au bas de la pente qu'ils auraient vaincue, ils prendraient la direction du village. Sur La Vallée la nuit s'apprêterait à tomber et l'on entendrait au loin les vaches qui parcourent les pâturages.

Tout ce monde-là vivait à l'époque des travaux rudes et pénibles, au temps où chacun devait lutter jour après jour pour assurer sa subsistance. Mais l'homme de ces heures-là connaissait des joies que nous avons perdues. Il aimait la terre défrichée de ses propres mains, les bêtes qu'elle lui permettait de nourrir, les peines qu'elle lui coûtait ; pourtant, en dépit de toutes ces difficultés, le soir au village il n'était que lui qui pouvait dire fièrement : « J'ai fené la Dzebille ». Tous ces petits



riens, ces modestes satisfactions, formaient ce bonheur champêtre que je regrette et que je pleure aujourd'hui. Car j'aime ce temps passé où l'on vivait en communion perpétuelle avec la terre, élément de cette nature de laquelle nous sommes primitivement tous issus.

Mais je retrouvai la réalité ; il n'y avait plus devant moi qu'une grande surface herbeuse couverte de sapins en croissance. La cabane que j'avais remarquée lors de l'une de mes précédentes promenades s'était même effondrée ; la charpente vieillie n'avait pu supporter plus longtemps le lourd toit de tuiles qu'elle soutenait.

Tout près des lieux où je réfléchissais, par-delà le vallon des Epoisats, à quelques centaines de mètres à vol d'oiseau, se dressait la paroi impressionnante de la Dent de Vaulion. Cette montagne, ces rochers, ces forêts, ce lieu paisible, formaient un spectacle d'une beauté rare et sauvage. Cet endroit désert où nul ne peut troubler notre retraite doit plaire à l'homme, me dis-je et je me relevai, l'esprit plein de visions grandioses ou champêtres, hâtif d'écrire et de faire ainsi connaître à d'autres ce que j'avais vu.

FAVJ, 19.5.1971





Notre promenade commence par la rive occidentale du lac Brenet qui nous révèle de belles surprises ! Et ça roule encore ?



Là-haut la forêt a remplacé les pâturages. Il y a là une ambiance toute particulière. Il semblerait que les sous-bois, naguère aussi morts que la surface de la planète mars, reprennent un peu de vigueur.





L'endroit le plus mythique, vraiment au cœur du biotope. Les foules n'y sont pas aussi nombreuses qu'au restaurant de l'Aescher ! Il n'y a même vraiment aucun risque de rencontrer un humain en ces contrées. Et pourtant le chemin d'accès semble fréquenté à l'occasion.







Pas très nette ta photo ! Qu'importe, elle témoigne de la présence de vieux murs de pierre sèche qui eux, prouvent qu'il fallait ici séparer différentes propriétés, et que chacune de celles-ci, pâturages, voire même champs un peu plus bas, appartenait à un propriétaire différent. On était donc plusieurs à se côtoyer, à la Dzebille !





La descente sur le vallon des Epoisats sera rude. Remontant le chemin, on traverse la ligne de chemin de fer. Le soleil de l'après-midi est en face. Que voilà une image qui nous rappelle de beaux souvenirs, quand l'on franchissait le tunnel, que même l'on se mettait dans l'un des refuges du milieu pour attendre le passage du prochain train. Quelle émotion quand les lumières de la locomotive apparaissait à l'entrée du tunnel. !

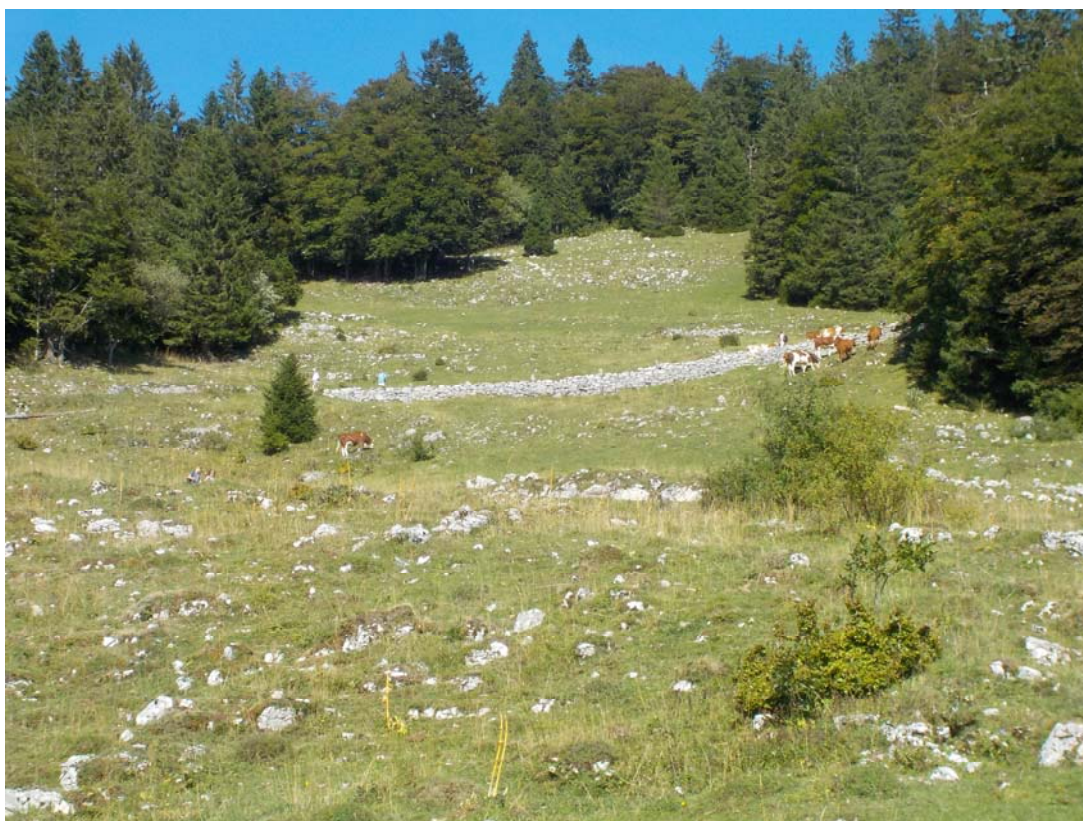




Le but était de remonter du vallon des Epoisats sur la Dent, en particulier au niveau du chalet de la Petite-Dent-Dessous. Ici nous n'avons pas encore rejoint le chemin ordinaire partant du Pont et plus tard longeant la lisière des bois au-dessus de Sagne-Vuagnard. Ce que l'on rencontre par contre juste avant cette jonction, c'est une vaste cavité qui n'est autre que la mine d'asphalte des Epoisats. Peu de renseignements sur cette exploitation sur internet. Cavité sans aucun doute explorée par nos spéléologues patentés.







On a donc rejoint le petit univers de la Petite-Dent-Dessous. Le chemin en S est parcouru par de nombreux promeneurs du dimanche qui font rejoindre bientôt une sommité d'où le paysage, avec la limpidité de l'air, sera splendide.







Petite jeune fille, tu allais d'un pas allègre vers notre belle sommité. Et tu sentais si bon !





Et plus tard, au niveau des villages, d'autres promeneurs contemplaient ces chers panneaux !

